

Pages Trifluviennes

Série B — No 1

Mémorial Trifluvien

Deuxième partie

par le

Dr Louis-Georges Godin



Les éditions du " Bien Public "

Les Trois-Rivières



Pages Trifluviennes

Série B — No 1




Mémorial

Trifluvien

Deuxième partie



par le

Dr Louis-Georges Godin



Les éditions du " Bien Public "

Les Trois-Rivières



Le Docteur L.-G. Godin



Dr Ls-G. Godin

1897-1982

*Recueille-toi, mon âme,
dans la béatitude de l'apai-
sement. La paix te vient
visiter; garde-la toujours
en toi-même, et fais en sorte
de vivre dans un éternel
apaisement.*

Le PASSANT

(Les Dicts du Passant, page 173)

La Commune. — Un peu d'orientation. — Origine du mot Commune. — Un terrain de pacage fort achalandé. — La vache familiale. — Une source de revenus. — Vaches en balade. — "Et où as-tu trouvé la vache?"

Il faut que je m'explique immédiatement sur l'emploi de ce titre et sur sa signification, car beaucoup de lecteurs pourraient y voir une injure à l'égard de quelque chose ou même de quelque personne, et ce ne serait pas de jeu. D'autres, de leur côté, chercheront toutes sortes d'explications et ne trouveront jamais la seule bonne. Seuls les Trifluviens de vieille et authentique souche me comprendront tout de suite et souriront. Disons donc à tout le monde ce qu'est, ou plutôt ce qu'était "La Commune".

En allant vers le nord-ouest, les limites de la partie construite de la ville dessinaient une façon d'escalier à marches très inégales. Refaites le trajet et vous vous rendrez compte que c'est bien cela. De la rue Saint-Maurice, vous passez à la rue Cartier, puis à la rue Bonaventure, mais pour quelques pas à peine, tout juste pour traverser les lignes du Pacifique Canadien et vous êtes sur la rue Ste-Marie qui continue sur la rue Saint-Stanislas, tout droit, pour tomber, avec un écart d'une seule maison sur la droite, sur la rue Bellefeuille. Là, tournez carrément à gauche et c'est la rue Bureau; continuez jusqu'à la rue Royale, tournez à droite et vous trouverez à quelques pieds la rue Sainte-Elisabeth qui mène d'un trait jusqu'au fleuve. Ne la suivez pas jusque-là, aujourd'hui du moins. Tournez encore à droite sur la rue Saint-Philippe et allez jusqu'à la rue Gilmour, à la ligne de ceinture, à la "loop-line", comme nous disions tous, fiers sans doute de n'être pas plus hauts que cela et déjà de parler l'anglais (!), et en quelques enjambées vous êtes à

la rue Notre-Dame, sur le chemin du Roi, et vous pouvez filer tant que le coeur vous en dit jusque de l'autre côté du monde.

J'ai déjà indiqué sommairement les limites de la ville, de ce côté, mais j'ai cru qu'il valait mieux répéter et peut-être de façon plus claire, car beaucoup de gens nous disent que l'on s'égare facilement aux Trois-Rivières, sans jeu de mots, bien entendu, et que c'est une ville "bien écartante"; je pense que ce chemin deux fois indiqué pourra plus facilement être repéré et suivi.

Toutefois, il nous faut encore d'autres explications pour nous faire un plan assez nettement ordonné. La rue des Forges, à son extrémité nord, se bifurque. La branche droite, la vraie rue des Forges, prend le nom de rue Lejeune, passe sur un pont qui enjambe la rue Sainte-Marie et les voies ferrées pour nous monter sur le coteau, vers le terrain de l'Exposition et les Forges. La branche gauche prend le nom de rue Sainte-Marguerite, traverse la rue Sainte-Marie, mais à plat, passe en-dessous des lignes de chemin de fer (cela ressemble à un tour de passe-passe ou à une gageure, on passe en-dessous ou en dessus, à volonté, il y en a pour tous les goûts) et s'en va aux confins de la ville, où, chez les Messieurs Panneton, elle prend le nom de chemin Sainte-Marguerite, sans d'ailleurs changer d'allure le moins du monde. Seulement, l'on a décidé qu'en deçà de la borne, de la pierre, comme nous disons, nous sommes en ville, et qu'au delà nous sommes en campagne. Et voilà notre plan un peu plus au net.

* * *

La Commune, pour y venir enfin, comprenait tout le terrain à partir des terres de Sainte-Marguerite, continuait en arrière des maisons de la rue Bureau, de la rue Sainte-Elisabeth, puis de la rue St-Philippe, et allait se terminer au bout des terres des cultivateurs de la banlieue. Vous voyez tout de suite l'immense territoire. On appelait cela Commune sans doute parce que c'était le bien de la Cité, le bien commun, d'où terrain communal ou commun, ou terre commune. Je ne m'engage pas plus avant sur le terrain mouvant de cette explication. D'autres pourront sans doute, à l'aide de plans et de documents, vous renseigner là-dessus. J'ai toujours entendu parler de la Commune et c'est sous ce nom qu'il me faut en parler.

C'était donc un immense champ que l'on subdivisait en deux, trois ou quatre parties, selon les besoins divers des années et des époques. C'était l'endroit de pacage commun. Pour une somme très modique, cinquante cents autant que je puis me rappeler, tous ceux qui avaient des vaches pouvaient les envoyer paître là, tout l'été durant. Dans ce temps-là, on ne connaissait guère les laiteries ou les crémeries organisées comme aujourd'hui. Je crois bien qu'il y avait des cultivateurs de Sainte-Marguerite ou de la Banlieue qui venaient déjà distribuer le lait en ville, mais ils n'étaient sûrement pas très nombreux. Ainsi, beaucoup de familles gardaient une vache et quelquefois deux. L'hiver on les gardait à l'étable. Il n'y avait pas d'automobiles alors, nous étions encore à l'époque des chevaux de toutes sortes, chevaux de trait, chevaux de promenade, chevaux de selle, et il fallait des écuries pour ces chevaux. C'était peu de chose que de faire une place pour une vache qui souvent devenait indispensable l'hiver, pour réchauffer l'étable. Puis, chaque famille avait ainsi sa provision biquotidienne de lait frais. Des voisins qui ne gardaient pas d'animaux domestiques venaient en chercher un peu tous les jours, et c'était quelques sous ajoutés au budget familial. Inutile de dire que ce commerce nous profitait à nous, gamins, car nous avions souvent l'occasion d'aller porter le lait et nous savions connaître les pratiques généreuses qui ajoutaient quelquefois un sou, ou un bout de tire ou de chocolat, à la somme que nous devions rapporter à la maison.

L'été venu, nous avions une nouvelle source de revenus qui n'était pas à dédaigner. La Commune s'ouvrait pour recevoir les vaches au pacage. Il fallait conduire à son lieu d'empiffrement et de rumination la bête cornue (ou décornée) qui nous donnait chaque jour à profusion le liquide mousseux et crémeux qui fait les enfants robustes et qui prolonge les ans des vieillards.

A part quelques journées où des sautes d'humeur nous rendaient intraitables et où nous étions entêtés comme des mules à ne vouloir rien faire d'aplomb, je puis dire que c'était un plaisir pour nous, petits bonshommes de cinq à dix ans, que d'aller ainsi conduire la lourde et lente bête à la commune et de l'en ramener le pis gonflé à éclater, paresseuse et, c'est le cas de la dire, avachie. Sans doute, nous pensions aux quelques sous que ces quatre voyages quotidiens nous procuraient à la fin de la semaine, et il était bien entendu, qu'à chaque début d'été, nous savions discuter,

avec toutes les roueries de notre âge, les conditions auxquelles devaient se soumettre les parties contractantes. Nous nous engageons à mener et ramener notre esclave à des heures bien déterminées et nous devons recevoir en paiement, à chaque semaine, une somme sur laquelle on ne devait pas tricher.

Songez bien, aussi, qu'il fallait se lever à bonne heure le matin pour aller, dans la rosée jusqu'aux genoux, chercher notre vache perdue au milieu d'un troupeau que nous ne pouvions dénombrer mais qui paraissait formé de centaines de bêtes, et la ramener sans encombre à la maison. Pour aller la reconduire, c'était peu de choses. Le gardien de la commune ouvrait la barrière, la mouvante masse s'engouffrait lourdement, tandis que nous prenions tout juste le temps de la saluer d'un preste au revoir.

Des petits camarades, de futurs capitalistes sans doute, faisaient, au printemps, la tournée des voisins qui n'avaient pas de jeunes enfants pour conduire leur vache à la commune, et se formaient ainsi un petit troupeau qui leur donnait une importance extrême. Cela leur conférait un petit air de cow-boys dont nous entendions raconter les exploits de temps à autre, et dont nous avons pu apercevoir certains spécimens dans les cirques qui visitaient la ville. Il faut dire que ces bouts d'hommes se gourmaient de plus en plus suivant l'accroissement de leurs troupeaux. Souvent, sous prétexte d'insuffler à leurs bêtes un respect de l'autorité et une obéissance aux ordres donnés, qui semblaient totalement leur faire défaut, ils couraient tout autour, armés de grands fouets d'herbe Saint-Jean et y semaient une panique que nous devions les aider à calmer et dont ils n'étaient pas peu fiers.

Cependant, il arrivait quelquefois que nos bêtes, habituellement placides et de mœurs sédentaires, sentaient soudain sourdre en leurs cervelles rudimentaires des aspirations nostalgiques vers les territoires inconnus, et, obéissant aveuglément à l'instinct qui pousse invinciblement les grands découvreurs, elles partaient, généralement la nuit, pour des lieux éloignés, inconnus, en des terres que nos pas n'avaient jamais foulées. Il arrivait alors qu'après avoir cherché une heure, deux heures dans la rosée jusqu'au ventre et crottés jusqu'aux oreilles, nous revenions à la maison sans avoir trouvé nos vaches. La commune nous les avait

prises le soir et voilà qu'elles ne nous les rendaient plus le matin suivant.

Il faut dire que l'on ne nous chicanait pas trop, à la maison, lorsque la chose arrivait. La commune était immense et nous n'étions pas grands. Alors les grands jeunes gens venaient à la rescousse, et même quelquefois les parents s'en mêlaient et partaient à la recherche de la bête fourvoyée. On la retrouvait habituellement dans un champ quelconque de la Banlieue où elle était allée nouer connaissance avec ses sœurs totalement campagnardes. Nous prenions là une bonne leçon de chasse à la vache domestique, et tout était dit.

Il me souvient d'une aventure arrivée à quelqu'un que tous ou presque tous vous connaissez, laquelle aventure me fait encore rire lorsque j'y pense. Je ne vous dirai pas le nom de celui qui en fut le héros: il ne m'en voudrait pas, sans doute, mais il me traiterait de fou de raconter de pareilles balivernes, et surtout d'y mêler son nom. Mais l'histoire s'impatiente au bout de ma plume et vous en ferez ce que vous voudrez.

Il arriva donc qu'un matin on ne put retrouver la vache familiale qui donnait bénévolement le lait indispensable à la nombreuse progéniture. Le soleil était déjà haut, et les petits vachers durent s'en revenir à la maison les mains vides, comme dirait l'autre. Le chef de la famille, devant l'air éploré de la maisonnée, jugea qu'il se devait de frapper un grand coup. Il décida sur-le-champ d'aller lui-même à la recherche de la bête errante, et il promit de la ramener au bercail. Il partit, et son voyage fut long. Il revint enfin, fourbu, trempé, sale, mais vainqueur, poussant devant lui une vache ahurie, non encore revenue de son aventure.

On s'empressa autour du triomphateur, mais il ne s'empressait point de donner des détails sur son voyage d'exploration. Sa femme, prévenante, lui demanda tout de même: « Et où as-tu trouvé la vache ? » « Dans la Banlieue », dit-il brièvement.

Alors qu'il était à mettre un peu d'ordre à sa toilette, sa belle-sœur survint, toute souriante et n'eut rien de plus pressé que de l'interroger: « Où as-tu trouvé la vache ? » « Dans la Banlieue », cria-t-il d'un coup, le sang déjà à la figure.

Un long silence, et la belle-maman, qui était à s'affairer dans les chambres, en haut de la maison, descendit tout essouffée, comme notre homme s'apprêtait à partir. « Et où as-tu trouvé la vache ? » haleta-t-elle. « Dans la Banlieue, » hurla le martyr, et il ajouta à sa déclaration un amalgame de syllabes sonores qui firent trembler la maison et qui frappèrent de stupeur toute l'assistance. Personne ne lui demanda plus jamais où il avait trouvé la vache.

II

La "briquade" de M. Martel. — Nos excursions à la briquade. — Malaxeur hippique. — La rude tâche des mouleurs de briques. — Uniforme rudimentaire. Statues d'argile animées. — Collaboration occasionnelle. — La cuisson des briques: spectacle de choix. — Une image de la vie.

Il y avait, à l'époque dont je vous parle, à l'extrémité de la commune, une industrie dont il me faut parler, car je crois bien que peu de gens s'en souviennent encore, et que peu de personnes surtout l'ont visitée. Cette industrie était celle de la brique. On a fabriqué longtemps de la brique aux Trois-Rivières, et nul doute que cette industrie remonte très loin, aux origines mêmes de la colonie. J'ai entendu parler de plusieurs briqueteries, mais je n'ai sur elles aucun souvenir personnel. Je suis allé bien des fois, par contre, à la briqueterie de M. Martel. Tout le monde appelait cela la «briquade». Ma foi, je trouve ce mot-là aussi joli que l'officielle appellation briqueterie, et j'avoue qu'aujourd'hui encore il me faut faire un effort pour nommer ainsi un lieu où l'on fait des briques, comme dirait le dictionnaire. Je pense toujours à la vieille «briquade» d'autrefois, où j'ai pris des leçons de choses et même d'humanité que je n'oublierai jamais.

C'était loin, cette «briquade», et l'on aura tendance à se demander comment il pouvait se faire que je fusse me promener jusque-là, alors que je n'étais pas plus haut qu'une botte et que rien, dans mes goûts ou dans les mœurs et occupations de mes parents, ne semblait tourner mes aspirations vers l'industrie de la brique. J'ai déjà dit qu'à cet âge j'avais de bonnes jambes et que je tenais à m'en servir. J'ai été de longues années comme cela, à me trotter un peu partout, tant que j'en avais le loisir, sans doute en prévision de la vie sédentaire que je dois mener maintenant. Je faisais mes provisions de route. De plus, un des voisins

travaillait aux briques et il partait à bonne heure, chaque matin, pour ne revenir que le soir. Il devait prendre son dîner à l'ouvrage et, les vacances arrivées, ses enfants allaient lui porter son petit panier et sa chaudière, afin qu'il eût quelque chose de substantiel à se mettre sous la dent.

J'étais souvent du groupe des commissionnaires, car on ne regardait pas qu'il y en eût un de plus ou un de moins. D'ailleurs, nos parents étaient moins inquiets de nous voir partir plus nombreux, et nous filions, pour ne revenir souvent que le soir, dans la voiture du voisin, lorsque le travail ne retenait pas celui-ci trop tard.

Nous avions tout le temps de voir les briquetiers au travail et nous nous emplissions les yeux d'un spectacle que nous trouvions suprêmement intéressant. Inutile de dire que l'outillage était rudimentaire. On puisait dans des espèces de grandes tranchées qui allaient chaque jour s'allongeant, s'élargissant et se creusant, et où on avait accès en pente douce, l'argile que les ouvriers coupaient à la pelle ferrée et chargeaient sur des brouettes qu'il fallait monter à la surface du sol, et monter encore ensuite jusqu'à une immense cuve, ou réservoir, où on la déversait. Cette cuve servait de malaxeur où l'argile, copieusement arrosée et mélangée, changeait de consistance, devenait plus malléable et finissait par devenir cette pâte que l'artisan jugeait, au toucher et même au goûter, bonne à mouler. Ce malaxeur était mû par un cheval attelé à un long bras solidement attaché à l'axe passant au centre de la cuve, et dont les palettes triturait l'épaisse terre grasse et bleue qu'on lui apportait sans cesse.

Le travail était dur pour le pauvre cheval, en l'espèce presque toujours le cheval de notre voisin. Souvent nous le voyions s'arc-bouter dans le collier, les sabots fortement cramponnés à la terre qu'ils creusaient en une piste circulaire fortement battue. Quelquefois, il lui fallait s'arrêter, car la force inerte de la volumineuse masse d'argile résistait à ses efforts, et ce n'était qu'après quelques coups de dégagement de pelles et de sondes donnés par les ouvriers qu'il pouvait repartir. On profitait de l'arrêt pour faire boire la pauvre bête, ou pour la bourrer de quelque bonne touffe d'herbe que nous allions lui arracher.

Nous plaignions le cheval condamné à ce manège abrutissant, mais il fallait plaindre aussi les hommes, car ce n'était pas un travail d'adolescents anémiques que de faire de la brique dans ce temps-là; il fallait avoir des muscles et connaître la façon de s'en servir. Je puis dire que j'ai connu là de solides hommes, et je n'oublierai jamais comme je les ai vus travailler.

C'était un beau spectacle que de voir à l'oeuvre les mouleurs de briques. C'était un dur travail et les journées étaient longues. Aussi, on n'y employait pas de gringalets. Imaginez-les, ces tâcherons, pieds nus, corps nu, à l'exception d'un petit caleçon de toile et d'un très court tablier. Il ne peut être question d'un autre costume, car ils pataugent dans l'argile à mi-jambe, et ils sont exposés tout le jour au soleil ardent qui semble vouloir cuire sur leur peau la terre grasse qui les éclabousse sans cesse du haut en bas. Tout le travail se fait dehors, et l'on ne peut travailler que les jours de beau temps, mais il faut voir comme l'on en profite. On n'a jamais été prêcher la journée de huit heures dans la Commune.

Pour faire la brique, l'homme s'empare d'une boîte de forme oblongue, divisée en compartiments et s'en va l'entrer comme en un tiroir dans la cuve où l'on triture et malaxe l'argile. La boîte pleine, il la porte sur une planche, dont des séries superposées forment d'interminables tablettes, tire la glissière qui sert de fond, soulève la boîte, et les blocs de terre moulée restent, posés de champ, sur la planche où ils sècheront avant d'aller au four. Et l'ouvrier retourne à son tiroir. Faites cela toute une journée et vous m'en donnerez des nouvelles. On n'est nullement porté, en les voyant travailler, à les blâmer pour la brièveté de leur costume, et l'on comprend l'utilité du raide petit tablier recouvrant le court caleçon, car où s'en irait la peau du ventre, mes amis, à se faire ainsi durement frotter par le bord du pesant casier !

Petit à petit, à mesure que le jour avance, les hommes changent de couleur et même de forme. L'argile colle sur la peau, le soleil la sèche par endroits qui s'écaillent et tombent en laissant toutefois un fonds plus ou moins translucide; l'eau que l'on projette dans la cuve jaillit sur eux, coule en filets huileux qui creusent des sillons capricieux sur les corps encroûtés; les pieds pataugent dans un imon visqueux qui les happe et où ils laissent, bien nettes,

leurs empreintes et d'où, lourdement chargés, ils ne sortent qu'avec peine. Vous ne voyez à la fin qu'une argileuse statue animée, dont les contours, au lieu de s'affiner sous les doigts du sculpteur, deviennent de plus en plus informes, comme une glaise que l'on arrose et pétrit au petit bonheur et que l'on rejette tout-à-coup en la faisant s'éclabousser.

J'ai vu bien des hommes sales, mais je n'en ai jamais vu d'aussi intégralement sales que les mouleurs de briques. Mais cette saleté n'est que de surface, c'est la gangue qui recouvre la pierre précieuse. Enlevez-la et vous aurez le bijou étincelant. Enlevez au grattoir et au boyau d'arrosage la terre qui recouvre ces artisans et vous les retrouverez blancs et nets, plus brillants que nature, pourrions-nous dire, par la vertu de cette glaise qui semble rajeunir leur peau. D'ailleurs n'est-il pas vrai qu'en bien des endroits nos élégantes, et même nos anciens jeunes hommes, suivent de tels traitements pour se rajeunir et s'embellir autant que faire se peut?

Les briques se succédaient toujours bien séparées et bien alignées en rangées symétriques, pour couvrir de bonnes étendues de terrain, et là, on les laissait sécher et se durcir au soleil. C'est dire que l'on surveillait les caprices de la température et que la pluie n'était pas la bienvenue dans les moments surtout où, les besoins de la construction devenant plus considérables, il fallait des briques et des briques pour satisfaire aux demandes. On guettait donc la pluie, pour en préserver les blocs fabriqués au prix de tant de labeur, et on les abritait de longues et larges planches dont on avait toujours des piles à proximité. Tout le monde s'y mettait, et nous pouvions, à ces moments, au moins, rendre quelques services proportionnés à nos forces et ne dépassant pas le cercle limité de nos capacités. Inutile de dire que les fils de notre voisin le charretier s'improvisaient contre-mâtres et nous faisaient charroyer des planches à une vitesse qui ne serait nullement admise aujourd'hui par aucun syndicat ouvrier, indépendant ou autre.

Cela nous amusait fort de voir faire des briques, mais nous aimions encore bien davantage les voir cuire. C'était là, cependant, un spectacle qui ne prenait toute sa valeur que le soir, à la faveur des ténèbres. Car la flamme n'est guère brillante le jour, ni poignante, il lui faut la nuit pour faire exalter sa splendeur. A la briquade, il n'y avait pas de four à cuire les briques. On les faisait

cuire en meules. On prenait les briques sèches et durcies au soleil et on les entassait suivant les règles immuables d'un art dont peu avaient pénétré les secrets. On faisait ainsi des alignements considérables de meules, qu'on aurait pu aussi bien appeler des petits fours autonomes, indépendants les uns des autres, ayant chacun leur feu propre que des chauffeurs entretenaient de la bonne façon et avec les matériaux voulus.

Il faut dire que les briques ne cuisent pas n'importe comment et avec n'importe quel combustible. J'ai entendu là-dessus bien des discussions et assisté à nombre de démonstrations, surtout aux journées où l'on se préparait à allumer les feux. Mais les maîtres se révélaient toujours et l'on voyait, après les jours et les nuits de cuisson, qui avait raison de tous les tenants des diverses méthodes. L'on vantait les belles briques rouges, bien venues, et l'on se répandait en récriminations à l'adresse des chauffeurs maladroits ou négligents qui gâtaient une trop forte proportion des blocs argileux confiés à leurs soins.

C'était le soir que l'on pouvait juger le mieux du bon état des feux, et c'était bien tard pour nous, bambins qu'un règlement aussi sévère que juste appelait au lit à bonne heure. Nous aimions bien pourtant contempler à grands yeux ce spectacle des fours embrasés où cuisaient des milliers de briques que nous avions vu tirer informes du sol, et dont nous avions suivi les métamorphoses jusqu'à ce stade final. Ici encore notre voisin nous était d'un providentiel secours et, sous sa tutélaire surveillance, nos parents nous permettaient, à de rares occasions, et lorsque nous avions été plus obéissants et moins maussades qu'à l'ordinaire, de veiller là-bas, avec les hommes hirsutes, aux figures cuites à la flamme, qui semblaient les maîtres du feu. Leurs silhouettes à la fois burlesques et macabres, qui se détachaient en ombres chinoises sur le flamboiement des brasiers, nous poursuivaient jusque dans nos rêves, lorsque vers les dix heures, revenus à la maison, nous nous endormions d'une seule plongée dans le bienfaisant sommeil.

Lorsque, plus tard, nous voyions les lourdes voitures chargées de briques s'acheminer lentement vers la ville, tous les détails tant de fois revus de leur fabrication nous revenaient à la mémoire. Nous suivions comme malgré nous les voitures jusqu'aux endroits où elles se débarrassaient de leur fardeau. Nous regar-

dions de nouveau les briques amoncelées en tas bien ordonnés, et surtout nous les accompagnions dans l'oiseau de l'aide-brique-
tier qui les montait là-haut à l'artisan qui les incorporait à la construction qu'il était à édifier. A suivre ainsi la succession de ces phases, par lesquelles passait une pelletée de terre glaise prise dans un coin de la commune, pétrie par la main de l'homme, façonnée, séchée, cuite, transportée loin de son lieu d'origine, pour venir s'unir à d'autres poignées de terre qui avaient subi le même sort et contribuer à faire vivre une demeure où les hommes s'abriteraient, il nous venait, en notre puéril entendement, comme une vague compréhension que nous voyions là une image de la vie. L'esquisse était à peine ébauchée, sans doute, mais ce nous était comme une lumière un peu plus claire sur un paysage jusque là trop enténébré, et de voir cette évolution dans la destinée de la matière nous faisait confusément penser aux étapes que nous aurions à traverser dans cette vie qui, pour nous, ne se présentait encore que sous les auspices du mouvement, de la distraction et des menus chagrins comme des menus plaisirs.

III

Le petit carré est bien mort. — Communion intime avec la nature. — Les “petites mains” de M. Beaumier et autres friandises. — Jeux et acrobaties. — La physionomie du petit carré, rendez-vous des mams et des enfants.

Est-ce que nos gens parlent encore du petit carré? Peut-être un peu, machinalement, en passant, comme on parle des morts. Mais à coup sûr pas davantage. Ceux qui ont vécu dans l'ancien Trois-Rivières ont conservé cette appellation dans leur vocabulaire et s'en servent comme point de repère pour localiser quelque maison ou quelque rue, mais je crois que pour le reste le petit carré est bien mort. Il n'occupe plus, dans notre esprit et notre cœur, la place bien grande qu'il s'y était faite dans notre enfance et qu'il avait su à bon droit conserver durant de longues années.

D'ailleurs, qui donc voudrait se vanter aujourd'hui d'aimer et même de vénérer ce carré de terre battue que quelque pelade inguérissable semble avoir à tout jamais dénudé, où les arbres qui demeurent encore debout ne durent que parce qu'ils sont des géants d'un autre âge que nos mesquineries ne peuvent guère effrayer, où il n'y a plus ni verdure, ni fleurs, ni bancs, ni kiosque, ni clôture, où il n'y a qu'un carré triste à mourir, encadré mélancoliquement de trottoirs de ciment impassibles, rigides, funèbres. Nous sommes tous responsables de cette triste mort, nous tous qui avons laissé ce petit coin se salir peu-à-peu, perdre à chaque saison de ses fleurs, de ses arbrisseaux, de son gazon, nous tous qui avons laissé se briser planche par planche son kiosque et ses bancs, qui avons vu sans même un geste de pitié, un élan de secours, s'enlaidir de jour en jour, au point d'en devenir hideux, cet étroit oasis que sa situation si avenante, au bord de l'eau, touchant au fleuve, aurait dû préserver à jamais

Son nom officiel est bien le carré Lafosse (nous dénommons toujours carré ce que les français appellent square, ce qui est tout de même bien bizarre), mais il a toujours été appelé "petit carré", par opposition au carré Champlain que l'on essayait bien de proclamer parc, mais que beaucoup nommaient simplement le grand carré. Comme on peut le voir, il n'était pas difficile de nous démêler dans la nomenclature de nos parcs, jardins et squares publics: le grand carré et le petit carré. Deux mots et c'est tout.

*
* *

Mes parents habitaient pas très loin du petit carré lorsque je poussai en ce monde mes premiers vagissements. Il paraîtrait que c'était plutôt des hurlements, mais il faut toujours adoucir les expressions et arrondir les angles lorsqu'on est obligé de parler de soi ! Et bientôt nous déménageâmes même tout-à-côté. Sans doute voulait-on donner à mes premiers pas un terrain propice et un environnement qui me mettrait, dès mes premières impressions, en communion intime avec la nature. Ça n'a pas raté!

C'est que réellement il était beau, il y a trente et quelques années, notre petit carré. Laissez-moi vous dire, d'abord, que les alentours avaient une meilleure allure qu'aujourd'hui. C'est que, à part quelques rares exceptions, on n'a guère pris soin des vieilles maisons qui le bordaient. Elles étaient tout de même plus pimpantes à cette époque, et elles ne portaient pas encore les vilaines traces de cette décrépitude que l'on a laissé s'acharner sur la plupart, comme à plaisir. Il y a là des plaies que l'on n'aurait pas dû laisser s'étendre et se gangréner.

Vous souvenez-vous de la boulangerie du coin, dont la bonne senteur de pain frais nous entraînait par les narines et la bouche pour monter à la fois au cerveau et descendre au fond de l'estomac, et nous faisait courir à la maison quémander une tartine bien beurrée ? Puis, je vois encore le petit magasin de bonbons de Madame Lord, qui se partageait avec Madame Lacombe nos préférences pour la tarte, le sucre à la crème et la petite bière d'épinette. Nous avions toujours la consolation de savoir où allaient les sous que les courses pour la maison, et tous nos petits négoce, et nos ingénieuses industries nous rapportaient. Et il y avait surtout les

pains de Savoie, les galettes à la mélasse, les biscuits sablés et les petites mains, surtout les «petites mains» de M. Beaumier, dont la boutique était à deux pas du petit carré. Nous connaissions de façon irréprochable les journées et les heures d'ensournements et de désournements, car il faut dire que si nous aimions les pâtisseries bien cuites, nous aimions aussi les pâtes avant leur cuisson, et nous ne perdions aucune chance de tenir notre garde-manger intérieur bien garni.

Ne nous traitez pas de gourmands; que celui qui n'a jamais mangé de «petites mains» de M. Beaumier nous jette la première galette.

* * *

N'allez pas croire que le souvenir du petit carré d'autrefois ne survit en nous que par des avantages qui s'apparentent surtout à la gastronomie. Le fleuve, le bord de l'eau, comme nous disions, nous attirait toujours, et le petit carré en faisait pour ainsi dire partie, car la rue du Fleuve qui le bordait de ce côté n'était pas le théâtre d'une intense circulation. Elle faisait partie de la grève, tout bonnement, et lorsque nous demandions à nos parents pour aller au petit carré, ils savaient à l'avance que cette permission qu'ils nous donnaient nous accordait implicitement le privilège d'aller au bord de l'eau et jusqu'aux chaloupes de M. Deslauriers. La géographie et la topographie sont des sciences essentiellement malléables et ductiles pour des enfants de cinq à dix ans.

En plus de tout cela, le petit carré était beau par lui-même, en ce sens que, n'eût-il pas possédé tous les avantages que je viens de vous énumérer, il eût su, par son propre mérite nous attirer à lui. Il était entouré d'une belle clôture comme on n'en fait plus. Cette clôture était faite de très gros poteaux, à la tête bien arrondie, bien alignés, et laissant entre eux un espace d'environ une dizaine de pieds. Dans ces poteaux passaient des tuyaux de fer semblables aux longs tuyaux que l'on emploie pour les radiateurs. Le carré était entièrement entouré de cette façon.

On y entrait des quatre côtés par de petites barrières faites d'un poteau surmonté d'un tourniquet à quatre branches, entre

lesquelles les personnes un peu corpulentes éprouvaient quelque difficulté à s'insérer, ce qui mettait à notre disposition une source de plaisanteries qui se retourneraient sans doute contre moi aujourd'hui, si ces tourniquets existaient encore.

Ce genre de clôture, pensions-nous, avait été inventé exprès pour les enfants, car nous pouvions nous livrer, sur les tuyaux et sur les tourniquets, à toutes les acrobaties qui doivent s'apprendre à cet âge si l'on veut briller en société. C'est là que l'on apprenait à se pendre par les jarrets, à faire la grenouille, à faire la culbute, à planter le chêne, à marcher sur le fil de fer et nombre d'autres exercices sans lesquels nous eussions considéré notre éducation comme fortement négligée.

Le petit carré était bien plaisant avec ses arbrisseaux qui faisaient une haie presque continue à l'intérieur de la clôture, avec ses bancs dont l'on refaisait la toilette tous les ans, avec son kiosque où, en de solennelles et rares occasions, l'Union Musicale venait nous donner un concert. C'était là une grande fête, car l'Union Musicale, dès ce temps, avait une excellente réputation ici comme au dehors.

Mais le plus bel ornement était l'arbre énorme et magnifique qui était au centre du carré, et tout autour duquel courait un banc sans dossier, semblable à une passerelle. Cet arbre était pour nous le plus gros du monde et, à courir tout autour, sur cette passerelle qui nous semblait jetée sur d'insondables gouffres, nous avions la joie de faire de périlleux voyages en de lointains et mystérieux pays.

Tous les après-midi, ou presque, le petit carré était le rendez-vous des mamans qui venaient, sous les frais ombrages, accompagnées de leurs marmots, continuer quelque ouvrage de couture ou de broderie et se raconter leurs petites histoires. Et c'était beau et c'était reposant, le spectacle de cette vie doucement monotone, mais si agréablement nuancée de soleil et d'ombre et de menues joies goûtées en commun.

Peut-on jamais t'oublier, petit carré d'il y a trente ans !

IV

La rue Notre-Dame, terre privilégiée. — Travaux publics.

Le trottoir de briques du petit carré ; trottoirs de planches ou de madriers. — Des journées bien remplies. — La fonderie des MM. Bellefeuille ; les moulins-à-battre du "Gros Marteau". — La sortie d'une batteuse neuve.

L'on ne peut évoquer le carré Lafosse, le petit carré d'autrefois, sans que toute cette partie de la rue Notre-Dame dont il était le charmant oasis ne revive à nos yeux de sa vie d'antan. Elle était alors pour nous une des grandes artères du monde connu et l'activité qui s'y déployait n'avait pour nous tous, jeunes bambins turbulents, musards et curieux, nulle phase secrète, aucune manifestation cachée. Nous jouissions d'un privilège dont nous ne pressentions pas toute la magnificence.

Nous allions dans toutes les boutiques, nous avions droit d'entrée dans tous les petits magasins, nous suivions avec la plus grande attention tous les travaux publics et les entreprises privées. Les employés de la Corporation ne pouvaient ouvrir une tranchée sur notre territoire sans que nous fussions renseignés, dès le premier jour, sur sa profondeur, sa largeur et, surtout, son utilité. Les travaux d'aqueduc et de drainage trouvaient en nous des experts vraiment renseignés, et ce n'était pas le fait de recevoir quelques pelletées de sable dans les jambes, ni de nous faire rembarrer par quelque contremaître nouveau dans les parages et ignorant nos privilèges, qui pouvait nous empêcher de faire nos inspections multi-quotidiennes.

Le soir, lorsque les hommes étaient partis, nous creusions, à même les talus de terre et de sable amoncelés sur les bords du canal, des cavernes, des tanières, et des souterrains immenses,

d'une immensité à notre taille, où nous faisons semblant de nous cacher et de nous égarer avec la meilleure foi du monde. Nos éphémères constructions trouvaient quelquefois grâce durant quelques jours devant les pelles des employés de la voirie ou de l'aqueduc. On ne travaillait pas par grosses équipes à ces ouvrages intermittents de réfection ou de réparation; et nous avions tout le temps de parfaire de savants labyrinthes qui nous coûtaient beaucoup d'efforts pour être tôt anéantis. Image frappante de toutes choses ici-bas, dirait un sentencieux philosophe.

* * *

Nos connaissances des travaux publics ne s'arrêtaient pas là. Nous nous occupions intensément de l'état des trottoirs de notre arrondissement. C'est que les trottoirs de ciment étaient, à l'époque, totalement inconnus. En général, les trottoirs étaient de bois. Il y en avait en briques, et j'ai déjà parlé du trottoir de la rue des Champs, longeant le terrain du Séminaire. Nous pouvions nous enorgueillir également d'un trottoir de cette sorte, rue Notre-Dame, en face du petit carré. Et, pour comble de coquetterie, ce trottoir était d'un gris assez aristocratique. Les briques étaient badigeonnées tant bien que mal d'un enduit de mortier ou de plâtre auquel était incorporée cette couleur, et elles en acquéraient un air plus placide, semblait-il, et plus soumis aux heurts de nos pas.

Mais c'était là l'exception, et les trottoirs étaient généralement de bois. Là encore, les constructeurs se réclamaient de plusieurs écoles. Certains prônaient la planche, sur la longueur ou sur le travers, comme plus légère, plus souple et plus économique, mais le calcul péchait par la base, car il fallait renouveler plus souvent. D'autres tenaient pour le madrier de trois pouces d'épaisseur, et d'autres, beaucoup plus rares, les richards sans doute, ou ceux qui voulaient faire bon et durable, employaient d'épaisses pièces de quatre pouces.

La pose d'un trottoir était une entreprise dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer les péripéties. Cela prenait du temps, songez-y, pour niveler le terrain, établir les fondations, mettre les traverses d'aplomb, disposer les madriers, les assortir pour les bouts et les joints, avant de planter le premier clou.

S'il y avait plusieurs trottoirs en réparation ou en construction, nous allions d'un chantier à l'autre, comparant les entreprises et jugeant les mérites de chaque ouvrier. Nous avons ainsi fini par faire une classification des ouvriers-menuisiers ou charpentiers qui fréquentaient nos parages, selon qu'ils travaillaient suivant nos règlements ou qu'ils voulaient innover de façon déplaisante à nos yeux, ou qu'ils apportaient à leur travail un peu trop de nonchalance et de manque de goût.

*
* *

Lorsque je me reporte à trente ans en arrière, l'impression d'ensemble qui se dégage à l'évocation de ces souvenirs, qui se présentent en foule tumultueuse, est que nos journées d'enfants étaient bien remplies. Nous n'avions pas le temps de nous ennuyer, je puis vous l'assurer. Nous avons un immense territoire où nous ébattre, et chaque jour apportait du nouveau au programme, car nous avons toujours beaucoup de choses en train. Outre nos jeux à la maison et chez les voisins, en plus de nos vagabondages au bord de l'eau, dans la commune, à la « briquade », à la rivière Aubry ou de part et d'autre ailleurs, à part la surveillance des travaux publics et privés un peu partout, il y avait plusieurs industries dont les activités nous intéressaient au plus haut point.

Pendant bien des années, mes parents ont demeuré presque en face de la manufacture et fonderie des Messieurs Bellefeuille. Elle est toujours active, aujourd'hui encore et elle porte toujours son enseigne du Gros Marteau qui l'a rendue célèbre bien loin à la ronde depuis plus d'un demi-siècle.

Pour la troupe d'enfants hauts comme la table, ou guère davantage, que des mêmes goûts et voisinages réunissaient toujours à l'époque dont je parle, cette boutique des MM. Bellefeuille constituait par elle-même un univers parfait. Il nous semblait que l'on fabriquait là-dedans tout ce qui pouvait se fabriquer sur terre. Toutes les inventions dont nous pouvions entendre parler, toutes les innovations qui bouleversaient peu-à-peu l'industrie de ce temps, nous semblaient jeux d'enfants pour ces ouvriers, ces mécaniciens et ces fondeurs que nulle difficulté n'effrayait et qui étaient toujours prêts à tout faire, à tout réparer ou à tout inventer. Ce serait en effet un inventaire curieux que de rechercher et de compiler tous les travaux qui sont sortis de chez les MM. Belle-

feuille, comme nous les appelions tous, sans employer leurs prénoms, tellement les familles ne semblaient faire qu'un tout compact, qu'un bloc.

Les moulins à battre fabriqués au Gros Marteau étaient pour nous des monuments extraordinaires dont rien ne pouvait surpasser l'ingéniosité. Nous suivions à chaque jour les diverses phases de leur construction, car nous étions toujours à farfouiller dans la boutique, sous cinquante prétextes, habitués à la bienveillance bourrue des ouvriers qui nous renvoyaient dix fois l'heure, mais qui nous supportaient toujours en faisant mine de ne plus nous voir.

Et que c'était intéressant de voir de longues scies-rubans tailler le bois suivant un dessin élégant et compliqué, de voir forger les diverses pièces de fer et d'acier que l'on incorporait ensuite à la carcasse du moulin, constituée de toutes ces pièces de bois taillées ou découpées que l'on entassait tout d'abord en vrac, avec un sans-gêne quelque peu dédaigneux, pour en tirer ensuite les morceaux voulus, comme les pièces bien mêlées d'un gigantesque jeu de patience.

Mais le moment le plus passionnant était lorsque l'on sortait à grands renforts de rouleaux, de perches, de barres de fer et d'huile de bras, une batteuse à peine achevée, pour libérer la manufacture qu'elle encombrait. Elle passait tout juste dans la porte de la boutique ouverte à deux battants. C'est le cœur palpitant et le souffle haletant que nous contemplions les efforts conjugués des hommes poussant tous ensemble sur l'énorme machine, que sa carrure énorme de monstre placide faisait paraître inamovible, et que nous écoutions les cris d'encouragement que les manœuvres se lançaient pour diriger leurs efforts d'un commun accord vers la rue paisible d'habitude, mais toute grouillante en ce moment solennel.

En effet, nos courriers aux jambes agiles et au gosier sonore, s'élançaient dans le quartier et répandaient la bonne nouvelle. Aussitôt tout le peuple disponible sortait sur le seuil des portes, ou s'amenait dans la rue, et formait une troupe qui prodiguait avec force rires et plaisanteries les bons conseils et les admonestations aux forts-à-bras qui sortaient le nouveau moulin à battre de chez Belle-feuille.

Le deuxième étage de la manufacture Bellefeuille. — L'attirance dangereuse des moulins à cardes. — Enthousiasmes d'enfants. — La fonderie, point central d'attraction. — Le Juif Alexandre. — Travaux préliminaires à la coulée; le " bélier ".

L'étage supérieur de la manufacture Bellefeuille était pour nous tous un endroit mystérieux et, par conséquent, d'une attirance extraordinaire. Bien peu d'entre nous pouvaient se vanter d'y avoir eu accès, et bien moins encore d'y avoir séjourné quelques instants. Sans doute, les grandes personnes y pénétraient à toute heure, seules ou en compagnie des ouvriers, mais les enfants de notre taille en étaient exclus presque impitoyablement.

Je dis presque, et c'est à dessein, car il est, avec la plus sévère des consignes, des accomodements, et il nous arriva à plusieurs reprises, de franchir le seuil redoutable, soit seul, en profitant d'un relâchement de surveillance ou d'un moment de bienveillance extraordinaire, soit en compagnie de parents qui voulaient bien nous y emmener quelques minutes, après les plus solennelles promesses de notre part que nous ne toucherions à rien, ce qui s'appelle le plus possible ne toucher à rien de rien.

C'est que cet étage du Gros Marteau abritait, entre autres machineries délicates et compliquées, des moulins à carder la laine. Il paraît que les moulins à carder la laine sont ce qu'il y a de plus dangereux pour les doigts, les mains et les bras des enfants qui veulent toujours toucher à tout, et même pour les grandes personnes qui ne portent pas à leur travail une perpétuelle attention.

C'est que ces machines ont un pouvoir d'attraction auquel on peut difficilement résister. C'est si intéressant de voir s'y prome-

ner la laine et d'assister aux transformations qu'elles lui font subir, qu'on est sous le coup de l'éternelle tentation d'y mettre le doigt. Et malgré tous les récits d'accidents que l'on nous racontait et que l'on nous certifiait être arrivés aux enfants qui n'avaient pas eu pour les moulins à carder un respect suffisamment distant, il fallait bien toutes les précautions que l'on prenait pour nous empêcher d'aller y voir de trop près, et encore c'était à peine suffisant.

Il nous était facile de savoir à quels jours les moulins fonctionnaient, car nous n'avions qu'à surveiller l'arrivée des voitures chargées de poches de laine rebondies et qui venaient à peu près à date fixe des campagnes environnantes. Nos travaux d'approche s'intensifiaient alors, et il n'était pas de ruses que nous n'inventions pour déjouer la surveillance qui nous empêchait de voir de trop près ces fameux métiers à carder, dont les masses à peine entrevues nous poursuivaient jusque dans nos rêves.

Mais je dois avouer que nous n'avons pas eu grand succès de ce côté, durant nos très jeunes années, et qu'il nous a fallu attendre d'avoir grandi un peu pour assister de près à ces opérations qui tenaient pour nous de la magie.

Il faut dire que de notre temps, lorsque nous étions enfants, nous n'avions jamais été habitués à considérer toutes les machines les plus perfectionnées et toutes les inventions les plus récentes comme toutes naturelles et obligées, en quelque sorte, de venir s'assembler au désir de l'homme et travailler selon son bon vouloir. Les enfants d'aujourd'hui n'ont pas, devant les merveilles de l'automobile, de l'aéroplane, de la radio, la dixième partie de l'enthousiasme que nous avions devant un beau yacht à moteur fiant huit ou dix milles à l'heure, ni de la joie que nous manifestions devant un magnifique moulin à battre flambant neuf, ni de l'intense curiosité qui nous tenaillait devant les mystères d'une machine à carder la laine.

Le monde a changé terriblement depuis trente ans, et c'est par nos enfants que nous nous en apercevons peut-être plus que par tout le reste. Le progrès matériel de l'homme est en soi peu de chose, mais sa réaction intellectuelle, spirituelle, à ce progrès, est infiniment lourde de conséquences dont les générations ne font que commencer à porter le poids.

Tout cela était bien beau, mais ce n'était pas ce que le Gros Marteau, la boutique chez Bellefeuille, comme disait tout le monde avec une toute simple familiarité, avait de plus merveilleux pour nous. Il y avait mieux que cela, il y avait plus théâtral, plus émouvant, plus fascinant et plus terrible à la fois, il y avait ce domaine pour lequel je n'aurais pu trouver de qualificatifs alors, et pour lequel j'en chercherais en vain aujourd'hui, tant ces impressions d'il y a trente ans sont restées avec la même fraîcheur et la même vérité en la mémoire, il y avait la fonderie !

Le domaine où nous prenions nos ébats, du bord de l'eau à la commune, du petit Carré à la rivière Aubry, était bien vaste et revêtait des aspects variés, mais le point central d'attraction, le pôle magnétique si je puis dire, était la fonderie.

Ici, ce n'était pas le mystère de curieuses machineries qui nous attirait. Nous connaissions depuis longtemps, nous semblait-il, tout le jeu des phénomènes par quoi d'informes morceaux de fonte se transformaient en pièces aux formes régulières, destinées à occuper leur place dans d'importantes machines. Tout cela nous avait été expliqué et démontré si souvent, à chaque fois que nous voyions manœuvrer les mouleurs et les fondeurs, maîtres du sable, de la terre, du fer et du feu, que ces opérations tenaient maintenant de la routine.

C'était le spectacle, qui nous captivait, et quel spectacle ! dont nous ne pouvions nous rassasier. Il fallait le suivre dès son début, et nous n'en perdions pas une bribe. Tout d'abord, nous allions voir casser la fonte, le vieux fer, qui servirait à charger le haut-fourneau. Ce vieux fer était apporté d'un peu partout à la manufacture Bellefeuille, et nous y contribuions nous-mêmes notre part avec les chevilles que nous arrachions des quais vermoulus de la "loop line", au bord de l'eau. Plusieurs commerçants venaient d'un peu partout apporter leurs chargements que l'on pesait sur une grosse balance, qui aurait pu, croyions-nous, peser toute la ville à la fois, tant elle nous semblait puissante.

De tous ces commerçants, celui qui nous faisait le plus rire était un joyeux bonhomme qui ramassait le vieux fer dans les paroisses de la rive sud pour l'apporter à la fonderie. Il nous déclarait s'appeler le Juif Alexandre et c'est tout ce que nous, bambins,

savions de son nom. Comme nous ne comprenions pas toujours son baragouinage, il nous répétait à satiété: "Le Juif Alexandre parle sept langues: l'anglais, le français et le jargon." Inutile de dire que cette affirmation, si elle n'entraînait pas chez nous une vive conviction, n'en constituait pas moins à nos yeux une excellente plaisanterie, dont la répétition n'affadissait pas le sel.

On cassait le vieux fer : vieux poèles, débris de machines agricoles ou autres, et tout un bazar d'objets hétéroclites, en arrière de la fonderie. On laissait tomber du haut d'une robuste chèvre de bois une grosse et lourde masse d'aspect incassable que nous appelions le bélier. Cela vous faisait un bruit impressionnant qui rappelait les bruits et les ravages de la guerre, dont nous n'étions pas sans avoir entendu parler, surtout lors du conflit russo-japonais.

Les ferrailles amoncelées subissaient un terrible choc et se fracassaient sans demander leur reste, mais on avait la précaution de se tenir à respectueuse distance des éclats qui auraient pu être projetés sous la violence de ce bombardement nouveau genre. Puis, le cable métallique, ou la chaîne, se déroulait, on y raccrochait le bélier, que l'on remontait lentement tout en haut de la chèvre, au moyen d'un cabestan que des hommes robustes tournaient à grands efforts. C'était une dure besogne.

Une fois tout le monde à l'abri, un ingénieur déclic libérait le bélier dont l'énorme masse tombait avec une foudroyante rapidité sur le tas de vieux fer disposé à son point de chute. L'on chargeait tous ces débris concassés sur des brouettes, et l'on allait engouffrer ces coriaces provisions dans le haut-fourneau, pêle-mêle avec de beaux blocs de fonte neuve, de fonte en gueuse, pour faire le mélange fondu dont l'on remplirait les moules savamment construits par des mouleurs experts en leur métier.

.....

.....

Le Dr Ls-G. Godin est décédé
le 8 octobre 1932, à l'âge de 35 ans.

R. I. P.

In Memoriam

IN MEMORIAM

Le Dr Louis-Georges Godin

Le Bien Public vient de perdre son meilleur ami, son collaborateur le plus précieux. C'est toujours avec un avenant sourire qu'il nous remettait bi-hebdomadairement ses feuillets humoristiques qu'il intitulait "Pincées". Nos lecteurs se souviennent des billets délicats et nuancés qui, colligés, formèrent un volume "les Dicts du Passant" et, plus récemment, ils ont goûté les fines lettres qu'il adressait à Lebourru.

Le printemps dernier, sur l'instigation de son confrère et ami, M. l'abbé Albert Tessier, il consentait à rédiger ses souvenirs sur le vieux Trois-Rivières, pour suppléer, comme il disait, à l'insuffisante portée de la tradition orale. Et les amants de la petite histoire ont pu savourer les pages pittoresques de son "Mémorial Trifluvien".

*
*
*

Le Dr Ls-Georges Godin est mort, dans la nuit du 8 octobre, à sa résidence de la rue Laviolette. Quoiqu'il souffrît depuis quelques années d'une lésion cardiaque, rien ne laissait encore prévoir une fin aussi prématurée. C'est pourquoi la population trifluvienne a été douloureusement surprise par cette pénible nouvelle.

Le Dr Godin n'était âgé que de trente-cinq ans. Comme tant d'autres qui avaient du talent et qui portaient de beaux rêves dans le secret d'eux-mêmes, il est parti sans avoir donné sa pleine mesure, sans avoir pu concrétiser ses projets. Il laisse l'œuvre ina-

chevée. Il était à écrire les derniers chapitres de la deuxième partie de son "Mémorial". Au lendemain de sa mort on a retrouvé sur sa table de travail une simple feuille où s'inscrivaient ces mots: **MEMORIAL TRIFLUVIEN.**—Rue **NOTRE-DAME.**—(suite)... Et c'est tout. Il emporte avec lui les souvenirs qu'il savait raconter de façon si prenante.

Louis-Georges Godin laisse pour le regretter outre son épouse et ses enfants, un nombreux cercle d'amis choisis. Par sa bonne humeur, sa jovialité, son exquise façon de recevoir des confidences et de les garder, il s'était acquis non seulement l'estime, mais l'affection de ses compagnons. On se sentait parfaitement à l'aise à causer avec lui. Il nous laissait raconter notre petite histoire et sa figure s'illuminait d'un large et franc sourire. Il savait trouver le mot qui reconforte et qui déride. Il était d'une belle gaîté; et cela quoiqu'il souffrit beaucoup intérieurement.

Notre collaborateur possédait de précieuses qualités morales qui le rendaient sympathique aux patients ou aux intimes ayant commerce avec lui. Sa bonne humeur, son affabilité, sa gaîté franche, en faisaient un type populaire, apprécié de tous. D'ailleurs l'esprit de charité qui présidait à l'exercice de ses fonctions médicales lui avait conquis, à son insu, l'admiration de ses clients. Il avait conscience de la noblesse de son métier dans lequel il voyait un excellent moyen de soulager les misères humaines.

Louis-Georges Godin était doué d'une belle voix de baryton. Il se faisait entendre quelquefois dans les concerts populaires. Je me souviens avec qu'elle émouvante simplicité, il interpréta, certain soir, dans la salle académique du Séminaire, de vieux Noëls languedociens. Ce praticien, en plus de pénétrer toujours plus avant les secrets de son art médical, profitait de ses loisirs pour s'ouvrir aux beautés de la vie intellectuelle, pour cultiver et orner son esprit.

Il savait s'assimiler le meilleur esprit des œuvres lues et vulgariser ses souvenirs. Il s'intéressait aux manifestations de littérature locale. Il aimait à encourager les jeunes. Quelques jours avant sa mort, j'eus à passer chez lui. Il s'informa de nos publications trifluviennes auxquelles il portait une vive attention et se réjouit de leur mouvement progressif.

— Je crois, me dit-il, que le meilleur apport que nous pouvons donner à la préparation des fêtes de 1934, c'est d'aider, par des écrits, à la vulgarisation de notre petite histoire.

Et comme il était en veine de confidences, il me traça un bref mais vivant tableau de la vie d'étudiant à Paris. Il appuya sur ses relations amicales avec Marcel Dugas. Il avait connu J.-H. Rosny aîné, et Pierre Benoît, dont il vantait la mémoire prodigieuse et l'esprit blagueur.

— C'était aux temps des joyeuses réunions au café des Deux-Magots.

— Croyez-vous que ces beaux jours reviendront, lui demandai-je ?

— Oh ! non. Tout cela est bien fini. Ni mes amis, ni moi, ne retrouverons l'exubérante gaieté que nous possédions alors.

Et me glissant de récents numéros des "Nouvelles littéraires" et quelques livres nouveaux sous l'aisselle, il me reconduisit à la porte avec une aimable grâce de petit seigneur.

*
* *

Le Dr Louis-Georges Godin est un de ces optimistes auxquels les coups de la vie n'enlevaient pas la force de sourire et de s'enthousiasmer. C'est pourquoi sa fin soudaine nous laisse une impression douloureuse. Nous aurions souhaité qu'il demeurât encore longtemps avec nous.

Sur la tombe fraîchement recouverte de ce médecin distingué, de ce collaborateur désintéressé de notre journal diocésain, de cet ami des lettres trifluviennes, j'ai voulu jeter trop hâtivement cette gerbe d'impressions pour que son souvenir revive une dernière fois dans la mémoire de ceux qui l'eurent pour confident ou qui goûtèrent dans nos colonnes ses proses alertes et de bon ton.

Clément MARCHAND

Un homme de bien

Le Dr Louis-Georges Godin est mort ! En sa personne, Les Trois-Rivières perdent un éminent citoyen ; le Séminaire, un fils distingué ; sa famille, un père dévoué ; les malades, un médecin désintéressé et consciencieux ; les fervents des lettres et des arts, un écrivain de race en même temps qu'un chanteur émérite ; tout le monde, un ami.

Les personnes qui n'ont pas connu le Dr Godin pourront s'étonner qu'un homme réunisse de si nombreuses qualités, mais ceux qui ont été ses familiers souscriront avec joie aux lignes ci-dessus qui ne sont que l'écho de leur jugement secret.

Il suffit d'avoir noté la réaction que produisit, quand elle fut jetée dans le public, la nouvelle de son décès subit, pour mesurer la place qu'occupait le défunt. A l'étonnement succédait une émotion qui en disait long...

Quant à ces intimes, dont je fus, il n'existe pas de mots pour exprimer le choc qu'ils éprouvèrent...

Mais si le Dr Godin n'est plus, s'il est bien vrai que nous avons prié près de sa tombe et à l'église, que nous sommes allés le reconduire au cimetière, il n'est cependant pas parti tout entier car il nous a laissé quelque chose d'infiniment précieux.

C'est son souvenir !

* * *

Maintenant qu'il me faut évoquer un peu de la vie du Dr Louis-Georges Godin, je ne sais plus à quoi je dois d'abord m'attacher. Le passé revient vers moi comme un faisceau dont je serais le point de convergence.

La vie familiale étant ce qui prime tout ici-bas, c'est de la sienne que je parlerai avant tout. Une brève anecdote personnelle suffira pour la révéler.

C'était un soir que je me trouvais chez lui en train de causer. Il pouvait être huit heures quand son bureau fut envahi par les enfants. Je crus qu'ils venaient quêter le baiser paternel ; ce fut cela et mieux encore.

Les uns après les autres Louis-Georges prit les bambins sur ses genoux, les embrassa, leur fit réciter une prière contenant tout ce qu'un cœur d'homme peut recéler d'amour divin et de haute affection terrestre, puis les envoya vers le pays des songes avec un sourire que je n'ai pas oublié.

Un tel geste, couronnement d'une journée remplie de tant d'autres preuves d'affection pour les siens, ne se commente pas... Qu'on me laisse dire qu'il fut accompli comme si je n'eusse pas été là.

Le Dr Godin menait une vie intellectuelle et artistique intense depuis que son esprit s'était ouvert à la contemplation du beau et du vrai.

Aucun autre Trifluvien ne peut se vanter de posséder une bibliothèque comme la sienne. C'est par milliers que se comptaient ses volumes. Ce que les humains ont produit de plus substantiel se trouvait chez lui.

Il avait une prédilection pour la Bible, qu'il consultait et citait, pour les Cours de philosophie du cardinal Mercier et surtout pour l'Année liturgique de Dom Guéranger. C'était son livre favori ; il y suivait les différentes parties de la messe et il goûtait les commentaires du savant Bénédictin. Il traduisit plusieurs fois, en beaux vers français, les hymnes ou les proses latines de l'Année Liturgique.

Ecrivain, il le fut et sous une forme qui restera, car il se contenta de dire simplement ce qu'il ressentait. On retrouvera sa pensée dans les journaux de la ville et aussi dans le Ralliement

dont il fut l'un des premiers collaborateurs. Entre autres articles, qui ne se rappelle les belles pages qu'il consacra à MM. les Drs P.-F. Panneton et L.-P. Normand, deux anciens du Séminaire et ses deux confrères ?

Doué d'une voix merveilleuse, d'un cachet unique parce qu'elle venait du cœur, il n'hésita jamais à prêter son concours pour assurer le succès d'une bonne œuvre. Membre des chorales du Séminaire et de la Cathédrale, il fut le soliste de maints concerts. Il avait été formé par M. l'abbé Turcotte et il profita de ses séjours à Québec et à Paris pour améliorer ses connaissances musicales. Sur ce point d'autres diront sans doute ses mérites.

J'allais omettre que le Dr Godin est l'auteur d'un livre spontané, "Les Dicts du Passant", composé des chroniques qu'il publiait chaque semaine dans le "Bien Public".

Un bref extrait de cet ouvrage illustrera sa manière délicate. Je le tire d'un billet intitulé "Les Yeux".

"Je voudrais être poète pour chanter les yeux. J'aime tant les yeux des mères, miroirs de nos inquiétudes, de nos joies, de nos chagrins. C'est avec leurs yeux que nos mères nous aiment et c'est dans leurs yeux qu'elles nous le disent ; les yeux de nos mères sont nos trésors.

"J'aime tant les yeux des enfants. On y lit jusqu'au tréfonds de leur cœur. Ils ne peuvent encore rien cacher, ces yeux immenses et candides que l'image du mal n'a pas ternis. Les petits vivent par leurs yeux, ce sont les rayons de leur âme pure qui viennent s'y refléter ; les yeux des petits enfants sont nos bénédictions.

"J'aime les yeux des pères, droits et honnêtes, où brillent le travail que rien ne lasse et le dévouement que rien ne rebute. Ils sont l'espoir de la famille et de la race, le feu de leurs prunelles n'est jamais éteint ; les yeux des pères sont nos forces.

"J'aime les yeux des jeunes filles, des fiancées, vifs et rieurs, sérieux et dévoués, qui s'attachent à jamais ; yeux qui prient et qui

commandent, yeux grands et bons, yeux doux, yeux purs. Les yeux des jeunes filles sont nos sauvegardes, nos bonheurs.

Mais pourquoi, les yeux de toutes les jeunes filles, de toutes les fiancées, ne sont-ils pas doux, bons, purs ?”

* * *

Il y a quelques semaines à peine il consignai ses souvenirs d'enfance dans une plaquette qui porte pour titre “Mémorial trifluvien”. Il devait le poursuivre dans une deuxième série quand la mort est venue le frapper. Déjà plusieurs articles étaient écrits et sur son bureau, le matin qu'il fut découvert sans vie, on aperçut un feuillet blanc sur lequel étaient tracées ces lignes : “Mémorial Trifluvien”, 2ème série. La Rue Notre-Dame (suite).

Autant dire que l'amant de la vieille cité de Laviolette a succombé la plume à la main !

Comme médecin Louis-Georges Godin se survivra dans les mémoires. J'en appelle au témoignage de tous ceux qu'il a approchés à ce titre. Son cœur de père en faisait vite le conquérant des enfants les plus craintifs. Il avait un don de les persuader qui les débarrassait de leur émoi et bientôt ils se prêtaient de bonne grâce à des examens parfois douloureux.

Les adultes connaissaient aussi ce charme personnel. C'est en toute confiance qu'ils s'y abandonnaient.

Le Docteur Godin ne voyait que le malade à soigner et il consacrait à cette tâche son temps et son talent. Les pauvres le trouvaient aussi empressé, aussi attentif, que les plus riches patients

Un fait. Pendant des mois il soigna quatre malades à la fois dans une même famille demeurant à quelques milles de la ville et n'ayant pas un sou vaillant. Presque chaque soir il les visitait.

Par la suite il fut lui-même dans l'obligation de prendre un long repos. Quand il revint pour la première fois à la salle de

consultation, une des premières personnes qu'il vit fut la mère de ses quatre malades.

“Docteur, dit-elle, nous avons su que vous étiez malade. Chaque soir nous avons récité le chapelet à votre intention.”

Contant ce fait à un ami intime, Louis-Georges murmura, les larmes aux yeux : “Je ne pouvais entendre rien de plus beau. J'étais mille fois payé.”

* * *

Et voilà ce que fut le Dr Louis-Georges Godin, cet homme de bien que tous pleurent aujourd'hui.

Onésime HEROUX

Un Mémorialiste

12 octobre 1932.

Nous n'avons pu qu'annoncer hier la mort du Docteur Louis-Georges Godin et dire à sa famille notre profonde sympathie. Nous voulons aujourd'hui, en quelques mots, rappeler tout au moins qu'il fut, en même temps qu'un praticien de mérite, un remarquable mémorialiste.

Le Dr Godin n'avait que trente-cinq ans et ses souvenirs ne pouvaient remonter très loin. Mais nous sommes dans un temps et dans un pays où les choses changent rapidement, et dans la petite patrie du Dr Godin ce fut particulièrement le cas.

Il y a, pourrait-on dire, les Trois-Rivières, d'AVANT et les Trois-Rivières d'APRES le grand feu (le feu de juin 1908), qui correspondent du reste, en gros, aux Trois-Rivières d'avant et d'après l'expansion industrielle. Si jeune encore qu'il fût, le Dr Godin avait vécu sa petite enfance dans un milieu déjà disparu et dont le souvenir s'abolit trop rapidement. Il avait une très vive mémoire, une plume facile. Il céda aux instances de ses amis de la Société d'histoire régionale et rédigea un petit volume de souvenirs qui fait vraiment revivre un coin des Trois-Rivières d'avant le feu, ainsi que la vie d'un gamin intelligent, éveillé, pour qui le GROS MARTEAU et le jardin LA FOSSE étaient d'importants points de repère. Il préparait autre chose encore, croyons-nous, mais son premier MEMORIAL suffirait à maintenir sa mémoire dans le cœur des amis de la petite histoire.

Souhaitons que d'autres s'efforcent, comme lui, de fixer les aspects mouvants de notre vie pour en transmettre le souvenir à nos enfants.

Omer HEROUX

Table des matières

	PAGE
CHAPITRE I La Commune. — Un peu d'orientation. — Origine du mot Commune. — Un terrain de pacage fort achalandé. — La vache familiale. — Une source de revenus. — Vaches en balade. — « Et où as-tu trouvé la vache ? »	9
CHAPITRE II La « briquade » de M. Martel. — Nos excursions à la briquade. — Malaxeur hippique. — La rude tâche des mouleurs de briques. — Uniforme rudimentaire. — Statues d'argile animées. — Collaboration occasionnelle. — La cuisson des briques: spectacle de choix. — Une image de la vie.....	15
CHAPITRE III Le petit carré est bien mort. — Communion intime avec la nature. — Les « petites mains » de M. Beaumier et autres friandises. — Jeux et acrobaties. — La physionomie du petit carré, rendez-vous des mamans et des enfants.	21
CHAPITRE IV La rue Notre-Dame, terre privilégiée. — Travaux publics. — Le trottoir de briques du petit carré; trottoirs de planches ou de madriers. — Des journées bien remplies. — La fonderie des MM. Bellefeuille; les moulins-à-battre du « Gros Marteau ». — La sortie d'une batteuse neuve.	25

CHAPITRE V	Le deuxième étage de la Manufacture Bellefeuille. — L'attrance dangereuse des moulins à carder.— Enthousiasmes d'enfants. — La fonderie, point central d'attraction. — Le Juif Alexandre. — Tra- vaux préliminaires à la coulée ; le « bélier ».	29
IN MEMORIAM,	Clément Marchand	35
UN HOMME DE BIEN,	Onésime Héroux	38
UN MEMORIALISTE,	Omer Héroux.....	43





IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH,
456, RUE BONAVENTURE
LES TROIS-RIVIERES.